

Dürnstein a/d Donau  
Nieder Oesterreich

20 Mai 1858

Monsieur et cher Maître,

Aucun de vos nouveaux cahiers de musique ne paraît sans que votre dévot si vif et toujours si lointain ami ne cherche à y faire s'intéresser ses lecteurs. Mais je ne juge ordinairement pas cette prérogative de vous être envoyée: par exception aujourd'hui j'en suis davantage satisfait de mon article sur votre opus 66: je me permets donc de vous l'adresser en hommage de la plus enthousiaste, de la plus fidèle et dévouée admiration.

William Ritter.

rochers, voici surtout le *Voyage de noces* plein de lumineuse poésie dans les lointains et de mystérieuses et profondes pénombres dans les avant-plans qui ressortent évidemment de l'inspiration italienne et qui évoquent telle ou telle description de M. d'Annunzio, cet élégant sensitif licnardesque, « roseau pensant » musical, dont le jeune soleil levant nous console un peu de tant de soleils couchants qui se sont précipités ces dernières années, depuis qu'au palais Vendramin éclata le cœur qui avait contenu *Parsifal* et le *Liebesmahl der Apostel*!

Extrait de *Magasin Littéraire*  
Grand - Bruxelles.



1  
J'ai passé une journée bien heureuse, préparatoire à cet article, en tête à tête avec l'album Böcklin et le dernier cahier de Grieg. Allant du grand paysagiste dont l'œuvre restaure au profit de l'Art le Saint Empire romain et germanique, au délicat

componiste, nerfs de viole d'amour et yeux glauques d'amphibie, qui a apporté à l'Allemagne stupéfaite et charmée le trésor intact et désormais intangible des mélodies populaires norvégiennes. Le dernier cahier lyrique, — j'insiste : celui immédiatement précédent, — m'avait un peu déçu! Mais ce tout dernier recueil, quel ravissement! Grieg encore ne s'était jamais montré tellement lui-même, sans souci du qu'en dira-t-on puriste, et tellement incarnation de l'âme norvégienne! Aujourd'hui sa « situation », comme disent les bourgeois, est acquise, son autorité incontestée; aucun pion de conservatoire ne peut plus rien sur ses suites de quintes et aucune clique Hanslick sur ses perpétuelles crépusculaires dissonances, aussi légitimes dans sa musique, que le soleil de minuit au Cap nord! A ce point de vue comparez le timide, prudent recueil de mélodies populaires opus 17 et ce délectable 66. Voici des chants de Lom, de Söndmøre, de Sogn, de tous ces fjords de saphir ou d'ardoise écrasés par des Alpes, auxquels la peinture norvégienne de ces vingt dernières années nous a habitués; tous ou presque tous se présentent tristes, incertains et doux, comme terrifiés par une nature trop puissante; et je ne sais, qui leur ressemble un peu, rien que leurs antipodiques musiques, soit les chants de pâtres des Carpathes, du Pinde et des Balkans qu'aucun Grieg encore n'a notés. Ils m'entrent sous la peau et les nerfs si vite et si bien, ces chants incertains et confus comme les colorations nocturnes : cris d'appel ou chants d'enfant, réminiscences d'autrefois, enfances effarées, ardeurs timides, passionnelles, inconscientes, de l'âge d'innocence, puretés hantées de mauvais rêves, que j'écrirais sous chaque numéro du cahier le petit drame de cœur d'où ils émanent, qu'ils masquent ou trahissent. Je défie un sensitif au cœur bien placé de se jouer le *lento*, *forte*, du numéro 6 encadré entre

(Op. 66)

ses deux mesures de silence, précédé et suivi *d'andante* et *d'allegro* désarticulés de lui, qui lui paraissent au premier abord étrangers, sans être poigné d'une indéfinissable douleur enthousiaste, d'une inquiétude de vivre sa vie sans songer à d'autres vies, qui lui expliqueront ou du moins lui rendront sensibles les brusques résolutions, les réveils d'énergie à gestes anguleux et cassés, à fatalités presque somnambuliques des créatures ibséliennes. Les perpétuels contre-temps de rythme de la pièce *crescendante* intitulée *Un petit homme gris* lui donnerait très aigu le frisson du fantastique du Nord, du terrible indéfini et falot, en même temps terrible et grotesque qu'on sent parfois glisser sans motif entre chien et loup, venant de nulle part, allant on ne sait où. Le numéro suivant : *Dans la vallée et sur le lac d'Ola*, c'est la fêlure, le vertige d'un changement de ton imprévu, inatténué, au milieu de la tranquille, à peu près somnolente contemplation d'un ourlet d'écume venant régulier, palpitation encore à contre-temps d'une dissonante basse, battre la plage mélodique de sable fin... Et c'est ailleurs ces sons de cloche au fond de la mer qu'entendent les plongeurs, ou ces résonances mystérieuses des antres de la montagne. Lieder de Maeterlinck avec musique de Grieg, pourquoi donc cela n'existe-t-il pas? Et dans toute cette brume mélodique pénétrante qui glace de peur ici, et là réchauffe d'une caresse tiède de mer phosphorescente, de loin en loin une berceuse paysanne qui promet à l'enfant sans réticence que la vie lui sera bien triste, mais que l'amertume des larmes a sa douceur dissonante... Ou une errance mélancolique « *pleine de pensée* » sur les grands chemins du monde, loin des affres inoubliables et délicieuses de la patrie de rocs et de glaces trempés dans la mer. C'est un mouvement végétatif de larves d'âmes adhérentes à leur coin de falaise, à

leur petit village de bois autour de l'église peinte en rouge; c'est une succession lente d'accords toujours plus tristes par lesquels insensiblement la pensée s'endort comme fond un flocon de neige dans toujours un peu plus de douleur inconsciente, c'est l'étrange fixité glauque, devant la vie des yeux de Grieg tels que je les voyais nous regarder, nous public viennois, il y a deux ans, tandis qu'exaltée mais contenue, Ninna Gulbranson, la vraie Walkure du pays des Walkures, nous lançait tel des plus anormaux et déroutants lieder de ce musicien, dont la musique semble se jouer dans des profondeurs bien autres que celle des autres musiciens, dans ces régions des limbes vitales par lesquelles notre âme confine au mystère d'où elle vient et où elle retourne, et parfois communique encore sourdement avec lui, atmosphère de Dieu.

WILLIAM RITTER

*Dürstern 9/d Donau  
Nieder Oesterreich*





## VERS INÉDITS

---

*J'ai ravi, pour que tu reviennes  
Me les prendre un jour, mon aimé,  
Tes larmes pareilles aux miennes,  
Ton cœur par ma main refermé.*

*J'ai ravi le fragile arôme  
De la jeunesse à ton beau front ;  
J'ai pris ton sourire fantôme  
Par qui mes lèvres souriront.*

*J'ai dérobé leur rythme tendre  
A ta voix, à ton pas léger,  
Pour que je demeure à l'attendre  
Pour que tu viennes les chercher.*

*Mais, me livrant l'ardeur, ravie  
A tes plus charmantes douleurs,  
Hélas ! tu marches dans la Vie  
Sans ta jeunesse et sans tes pleurs.*

